

Témoignage

J'ai donné un de mes reins !



FACE À LA LONGUE LISTE D'ATTENTE, LE DON DE REIN DU VIVANT OFFRE UNE ALTERNATIVE PRÉCIEUSE ! DEUX FRÈRES TÉMOIGNENT DE LEUR EXPÉRIENCE.

CHU de Nantes, 9 heures. Damien part au bloc opératoire. Deux heures plus tard, Emmanuel est emmené à son tour. Il va recevoir le rein que l'on vient de prélever à son frère... En salle de réveil, Damien regarde avec émotion son grand frère, étendu à côté. Il est heureux et soulagé. L'opération s'est bien passée : Emmanuel va pouvoir reprendre une vie normale !

QUAND LES REINS NE FONCTIONNENT PLUS

En 2007, Emmanuel, jardinier paysagiste âgé de 42 ans, apprend qu'il est atteint de la maladie de Berger, une maladie qui s'attaque à ses reins. Cinq ans plus tard, malgré un traitement, la maladie a évolué et ses reins ne sont plus capables d'assurer leur rôle : éliminer les déchets sanguins et le surplus de liquide accumulé dans le corps.

« J'ai dû commencer la dialyse », se souvient-il. « C'était assez lourd : quatre heures tous les deux jours ! J'ai dû me mettre en arrêt maladie et le médecin m'a dit qu'il fallait envisager la greffe le plus tôt possible : soit m'inscrire sur la liste d'attente, soit recevoir un don d'une personne vivante, qui est plus rapide et donne de meilleurs résultats. J'ai directement appelé mes trois frères et ils ont tous bien réagi ! L'un ne pouvait pas être donneur car il avait souffert de calculs rénaux. Sur les deux autres, mon petit frère Damien était celui qui était le plus prêt psychologiquement. »

FAIRE DON DE SOI

« Depuis l'adolescence, je suis convaincu par le don d'organe », raconte Damien, 38 ans, directeur d'un site agro-alimentaire. « Je porte toujours ma carte de donneur sur moi. Depuis qu'on a diagnostiqué la

maladie de mon frère il y a 7 ans, je me suis préparé à l'idée qu'un jour peut-être on ferait appel à moi. Donc lorsqu'il nous a sollicités, j'étais prêt ! Ma décision n'a pas été difficile... Je viens d'une famille aux origines rurales, où l'esprit d'entraide est très fort. Le don de soi est ancré dans notre éducation ! Je n'avais pas de craintes pas rapport à l'opération, très bien maîtrisée par les médecins. En outre, j'ai beaucoup échangé avec une collègue, qui a donné un rein à sa sœur il y a quelques années. Cela m'a conforté et rassuré. Après trois semaines d'absence, Damien peut reprendre le travail et une existence normale, sans traitement ni régime. De son côté, Emmanuel revit. « Le rein a fonctionné tout de suite, c'était incroyable ! », s'enthousiasme-t-il. « Malgré le contrecoup de l'opération, je me sens déjà mieux qu'avant la greffe ! Je compte reprendre mon travail dès que possible... C'est un peu une seconde vie ! »

»

Qui peut donner ?

- Un membre de la famille mais aussi toute personne faisant la preuve d'un lien affectif étroit et stable depuis deux ans avec le receveur.
- Pour la greffe de rein, il n'est plus obligatoire d'avoir le même groupe HLA, ni le même groupe sanguin (sous réserve d'un traitement spécifique du receveur).

Une procédure stricte

Le don est entouré de nombreuses précautions :

- des examens médicaux pour vérifier que le donneur est en bonne santé ;
- passage devant un comité d'experts puis un magistrat, qui interrogent le donneur sur ses motivations et vérifient que son consentement est libre et éclairé.

À votre rencontre

Autisme Des dauphins pour entrer en contact !



GRÂCE À L'ASSOCIATION LE CHANT DES DAUPHINS, DE NOMBREUX ENFANTS SOUFFRANT DE TROUBLES RELATIONNELS PARTENT EN VOILIER À LA RENCONTRE DES CONGÉNÈRES DE FLIPPER. UNE AVENTURE HORS DU COMMUN, QUI AMÉLIORE LEUR BIEN-ÊTRE.

Barbara Delbroucq

Au large de la côte d'Azur, une goélette file toutes voiles dehors en direction de la haute mer. À son bord, quatre enfants autistes encadrés par des bénévoles de l'association « Le chant des dauphins ». Partis pour la journée, tous espèrent avoir la chance d'approcher des dauphins.

À une quinzaine de milles des côtes, après 3 heures de navigation, le voilier ralentit la cadence et l'équipage scrute l'horizon. Soudain, trois cétacés viennent jouer dans le sillage du bateau et c'est l'explosion de joie. « Voir des dauphins déclenche une forte émotion », raconte Jean-Marc Leman, bénévole et ancien infirmier en psychiatrie.

« Chez les enfants autistes, qui sont dans leur bulle, cette rencontre a souvent comme effet de les sortir de leur torpeur et de leur isolement. Ils manifestent leur excitation à travers des cris ou d'autres formes d'expression. Attention, nous ne sommes pas là pour les soigner mais pour solliciter leur intérêt, leur attention et surtout leur donner du plaisir. »



« La sortie avec les dauphins stimule une envie »

« La sortie fait l'objet d'un travail en amont avec les enfants. Pendant plusieurs semaines, ils s'y parent via divers ateliers. Lors de la sortie, chaque enfant est accompagné d'un soignant (éducateur, psychologue, infirmier...) qui observe comment l'enfant réagit dans ce milieu inconnu : se sent-il à l'aise, est-il en contact avec nous et l'équipe ? Par la suite, nous en discutons avec l'équipe soignante et travaillons encore avec les enfants sur cette activité, notamment à partir de photos de la sortie. La rencontre des dauphins, c'est l'occasion pour nous de voir que l'enfant n'est pas totalement indifférent, qu'il peut être en contact. Et surtout, cela stimule un intérêt, une envie, un plaisir chez lui. Pour nous, c'est vraiment un outil de soins supplémentaire », explique Christian Hervé.



L'ASSOCIATION LE CHANT DES DAUPHINS

Depuis 2001, l'association organise des sorties en mer pour les enfants autistes. « J'avais envie de créer une structure qui apporte quelque chose aux enfants en souffrance », confie Philippe Manon, président de l'association et maître de port à Fréjus, une station balnéaire située entre Cannes et Saint-Tropez. « À l'époque, je me suis tourné vers les enfants autistes car les familles étaient souvent livrées à elles-mêmes, elles avaient vraiment besoin de soutien. Au fur et à mesure, nous avons ouvert nos sorties à tous les enfants en souffrance. »

Grâce à des actions organisées toute l'année, les sorties à la rencontre des dauphins sont proposées gratuitement aux enfants, qui sont toujours encadrés par des bénévoles de l'association. Le temps d'une journée, ces enfants en difficulté relationnelle vivent une aventure hors de leur cocon familial. Une expérience particulièrement enrichissante pour eux.]

Une aventure thérapeutique

L'aspect bénéfique de ces sorties, les soignants du service de pédopsychiatrie du CHI de Fréjus l'ont bien compris. C'est pourquoi ils organisent régulièrement des sorties thérapeutiques pour les enfants et adolescents souffrant de troubles psychiques, en collaboration avec l'association. Enfants autistes, ados désocialisés ou en dépression, jeunes filles souffrant de troubles anorexiques... « Ces activités se font sur prescription médicale, après discussion avec le médecin, le psychologue, l'éducateur... », explique Christian Hervé, cadre de santé.

© Photos : D.R.



Plus d'infos

L'association « Le chant des dauphins » collabore avec des hôpitaux et des centres de toute la France pour l'organisation de sorties en mer à la rencontre des dauphins.

Web : www.chantdesdauphins.com



COORDINATEUR QUALITÉ SUR LE SITE D'HORNU, FRÉDÉRIC FICART EST SURTOUT UN AMOUREUX DE LA NATURE. IL PARTAGE SON TEMPS ENTRE SES DEUX PASSIONS : SON POTAGER ET SES ABEILLES.

RENCONTRE.

CV EXPRESS

1965

Naissance
le 19 décembre

1991

Diplôme d'ingénieur industriel en agro-alimentaire à l'ISI (Huy)

1993

Recherche appliquée sur la propolis à l'ISI

1998

Cadre à la Sucrerie de Fontenoy (Ischal Sugar) dans le département Qualité, Environnement et Sécurité au travail

1998

Formation complémentaire en qualité

2010

Coordinateur Qualité au CHHF

2012

Formation en gestion des risques dans les institutions de soins et de santé



UN ÉCO-CITOYEN AU SERVICE DES ABEILLES

Frédéric Ficart est à l'origine de la participation de sa commune au Plan Maya de La Wallonie, qui consiste à favoriser les « zones refuges » pour les abeilles sauvages : talus fauchés tardivement pour préserver la biodiversité, protection des marécages, bocages, zones boisées...

Entre miel et TERRE

OUVIR UNE RUCHE et se retrouver entouré de milliers d'abeilles qui virevoltent dans un bourdonnement sourd... Voilà qui demande une sacrée dose de sang-froid ! Mais pas de quoi faire sourciller Frédéric Ficart. Passionné d'apiculture, il est habitué à manipuler des ruches. « Le secret, c'est de savoir observer », nous confie-t-il. « Il suffit de reconnaître les comportements typiques des abeilles. » Un sens de l'analyse que le coordinateur Qualité met également à profit dans son travail au sein d'EpiCURA. Ici, ce sont les rouages de l'hôpital qu'il décortique, pour toujours plus d'efficacité et de sécurité.

|| RÊVE D'AGRICULTURE

Si Frédéric Ficart a la tête dans les abeilles, il a toujours eu les mains dans la terre ! À peine savait-il marcher que ce natif de Jambes (province de Namur) accompagnait son grand-père dans son potager. « D'abord je me contentais de cueillir, puis j'ai appris à planter, à manier les outils... J'ai tout de suite accroché ! », se souvient-il avec nostalgie. « C'est de là qu'est née mon envie de devenir fermier. » Mais, en grandissant, le citadin garde également les pieds sur terre. « Difficile de reprendre une exploitation agricole lorsqu'on ne vient pas de ce milieu. » Pour se rapprocher de son rêve, Frédéric se tourne alors vers des études d'agronomie. C'est au détour d'un cours en entomologie qu'il développe sa deuxième passion : les insectes et plus particulièrement les abeilles.



Dans son jardin, Frédéric Ficart a construit des ruchettes à bourdons sauvages et cultive d'anciennes variétés horticoles.



|| UN APICULTEUR EN HERBE

« L'abeille est un insecte incroyablement complexe ! », s'enthousiasme Frédéric Ficart. « L'étude de leur organisation et de leur système de communication est fascinante ! » Outre l'intérêt scientifique, Frédéric a été séduit par le côté pratique de l'élevage des abeilles. Après avoir appris les rouages du métier, il acquiert ses propres ruches dont il s'occupe avec ardeur pendant dix ans. Depuis qu'il est papa, il a temporairement fermé les portes de ses ruches. Mais pas question d'abandonner les abeilles pour autant ! Il donne des coups de mains aux apiculteurs du coin et, surtout, il offre « le gîte et le couvert » aux abeilles sauvages. « Je favorise dans mon jardin les espèces végétales dont elles se nourrissent », explique-t-il. « Ainsi que leurs milieux de vie comme les tas de sable, les terrains caillouteux... » En parallèle, il dévore des bouquins sur le sujet.

|| DE LA SUCRERIE À L'HÔPITAL

Comment cet amoureux de la nature s'est-il retrouvé dans le secteur hospitalier ? « Par hasard ! », répond-il sans hésiter. Et pourtant, il partage avec ses collègues la fibre scientifique... Ingénieur diplômé en agro-alimentaire, le jeune homme commence sa carrière par quelques années de recherche appliquée sur la propolis, une résine végétale utilisée par les abeilles comme mortier et anti-infectieux.

« Ses deux passions : son potager et ses abeilles »



Depuis tout petit, Frédéric est passionné d'agriculture.

Il est ensuite engagé à la sucrerie de Fontenoy (Antoing) dans le département Qualité, Environnement et Sécurité au travail. « Avec la crise de la vache folle, la législation alimentaire s'est étoffée », raconte Frédéric. « C'est pourquoi j'ai entrepris une formation en contrôle qualité. » Il y a deux ans, il se tourne vers l'univers hospitalier où cet impératif prend à son tour de l'ampleur. C'est ainsi qu'il a atterri à Hornu, troquant la sécurité du consommateur pour celle du patient. « Le milieu hospitalier est très cloisonné entre services et professions », souligne Frédéric Ficart. « Mon rôle, c'est notamment d'observer et de rassembler les gens autour de la table pour comprendre leur façon de travailler et voir ensemble s'il existe une méthode plus efficace de collaborer. » Une tâche qu'il réalise avec tact et patience, la même stratégie en somme qu'avec ses abeilles.

Texte : Barbara Delbrouck / Photos : Laetizia Bazzoni

Chut, maman blogue !

Connectée

SUR SON BLOG, MARJOLAINE LIVRE LES PETITES GALÈRES DU QUOTIDIEN D'UNE MAMAN, AVEC HUMOUR ET AUTODÉRISION. SA RECETTE ? UN RÉCIT RÉALISTE DE LA MATERNITÉ, DANS LEQUEL CHACUNE PEUT SE RETROUVER.

Barbara Delbrouck



LE BLOG :
www.marjoliemaman.com

- ▶ **2 LIVRES :**
- ▶ Le dico des petits et gros bobos
- ▶ Ma grossesse en 300 questions/réponses

Marjolaine est une toute nouvelle maman – son fils aîné a 1 mois – lorsqu'elle décide de prendre la plume. Si elle écrit déjà en tant que journaliste, c'est la maternité qui lui donne l'envie de bloguer. « Je voulais sortir de l'isolement qui entoure les premiers mois de la maternité », confie la jeune femme de 35 ans. « Je me suis dit... Chaque maman est toute seule chez elle avec ses soucis. Or, on rencontre toutes les mêmes problèmes ! » Et la rédactrice fait mouche puisque cinq ans et deux enfants plus tard, elle continue d'alimenter son blog « Marjolie Maman », qui reçoit entre 3.000 et 3.500 visiteurs uniques par jour ! »»

»»» TRANCHES DE VIE ET BONS PLANS

Ses sautes d'humeur pendant la grossesse, les effets de la maternité sur son corps, les difficultés de santé de sa fille née prématurément, les bobos de ses enfants, les petits instants de bonheur en famille... Marjolaine partage des anecdotes de son quotidien avec poésie et humour, au gré de ses humeurs. Elle donne aussi son avis sur du matériel pour bébés, des produits de beauté, des conseils mode... Une véritable mine d'or pour ce qu'elle appelle les « Fashion Mums ».

“ Marjolaine partage des anecdotes de son quotidien avec poésie et humour ”



© Photos : D.R., Thinkstock

DES LIVRES RASSURANTS POUR LES PARENTS

En marge du blog, la jeune femme nourrit depuis longtemps un projet de livre sur la grossesse. Séduites par son manuscrit, les Éditions First lui ont d'abord proposé de collaborer à la rédaction d'un dictionnaire des petits et gros bobos. Paru en 2011, l'ouvrage présente les 130 maux les plus courants chez l'enfant. « La santé est un sujet angoissant pour les parents. Il s'agit d'un guide qui les accompagne au quotidien, pour les aider à faire la part des choses. Il ne faut pas

courir à l'hôpital dès le premier jour de fièvre mais il faut aussi reconnaître les signaux d'alarme et savoir écouter son instinct maternel. Je suis partie de mon expérience, que j'ai complétée par des recherches et la colla-

boration d'un pédiatre. J'ai surtout réalisé un grand travail de vulgarisation, pour rendre l'ouvrage le plus accessible possible. »

LES CONSEILS D'UNE BONNE COPINE

En 2012, Marjolaine publie son bébé : « Ma grossesse en 300 questions/réponses ». « Lors de ma première grossesse, j'avais trouvé la plupart des ouvrages angoissants et paternalistes. On vous dit ce que vous êtes censée ressentir, ce qu'il va falloir faire une fois le bébé arrivé... Moi, j'ai voulu avant tout être rassurante et offrir des conseils à la manière d'une bonne copine qui est passée par là. Il y a souvent cette idée que pendant la grossesse, il faut absolument être radieuse et que tout soit formidable... Or, il est normal d'avoir des angoisses ! J'ai repris toutes les questions que je me suis posées lors de mes trois grossesses, les interrogations de mes amies, des lectrices du blog... Et j'ai tenté d'y répondre grâce à mon expérience et à la collaboration de douze experts. »

Une belle aventure éditoriale qui n'est pas prête de s'arrêter pour la maman blogueuse, qui planche déjà sur de nouveaux projets de livres...]



Une nouvelle carrière

Marjolaine a été journaliste pendant dix ans. Suite au succès de son blog, elle a changé de vie. Elle travaille à présent à la maison en tant que rédactrice de blog et animatrice de réseaux sociaux pour des marques tournées vers l'enfance. En parallèle, elle rédige des guides pratiques sur la maternité, avec les Éditions First.

« J'ai élevé un d'aveugles »

DEPUIS QUATRE ANS,
PATRICIA EST FAMILLE D'ACCUEIL
POUR DES CHIOTS TRÈS PARTI-
CULIERS..., DES FUTURS CHIENS
GUIDES D'AVEUGLES. UN GESTE
SOLIDAIRE POUR AIDER CES PER-
SONNES À RETROUVER LEUR
AUTONOMIE.

Barbara Delbrouck

Idaho est prêt. Demain, il commence l'éducation à l'École des chiens guides de Paris. À 14 mois, ce golden retriever a acquis le niveau nécessaire pour apprendre son futur métier : guider une personne malvoyante ou non voyante. Et ce, grâce à sa famille d'accueil, qui le chouchoute et l'éduque depuis qu'il a trois mois. « Nous sommes un peu comme une école maternelle », raconte Patricia, qui a déjà accueilli deux chiots avant lui. « Notre objectif, pendant l'année qu'il passe avec nous, c'est de le sociabiliser, lui apprendre la propreté, l'obéissance... Mais aussi l'élever avec amour ! »

UNE MISSION IMPORTANTE

Le rôle de la famille d'accueil est primordial. C'est elle qui va forger le caractère du petit chien. « Nous lui apprenons à respecter les règles de vie de la maison : il ne peut pas dormir dans notre lit ni monter sur le canapé, il doit toujours se coucher dans son panier et pas à nos pieds... Car avec une personne malvoyante, c'est la chute assurée ! », raconte Patricia. « Nous sommes aussi chargés de le familiariser avec tous les types d'environnement. On l'emmène au cinéma, au théâtre, au magasin... On lui apprend à traverser correctement, on l'habitue aux bruits de la ville, on prend le train, le métro... Et on passe aussi beaucoup de temps à jouer avec lui ! Concrètement,



le chien ne doit jamais être laissé seul. Si on travaille, il faut pouvoir le prendre avec soi au bureau. Pour lui, ce sera un très bon exercice... »

UN SUIVI PERMANENT DES ÉDUCATEURS

Pour réussir cette « pré-éducation », les familles sont très entourées. « Nous sommes formés par les éducateurs de l'école et nous recevons un carnet avec tout ce que le chiot doit apprendre en fonction de son âge. On est en contact fréquent avec l'éducateur. S'il y a un problème, on l'appelle et il passe nous voir. » Chaque mois, le chien retourne à l'école pour des séances de travail. Les éducateurs évaluent en continu son développement. En fonction de ses aptitudes, ils déterminent la date de son entrée effective à l'école des chiens guides.

DE LA FAMILLE À L'ÉCOLE

Pendant un mois, Idaho va encore rentrer tous les week-ends chez Patricia, afin de faciliter la séparation. Puis il partira vivre à plein temps à l'école, où il va s'entraîner avec un éducateur spécialisé pendant 4 à 6 mois, avant d'être remis à une personne malvoyante ou non voyante. « Quand on le déposera à

Déficit visuel

chien guide



Lorsqu'il travaille, Idaho porte toujours son dossard « élève chien guide », pour l'aider à distinguer les moments de travail et de détente.

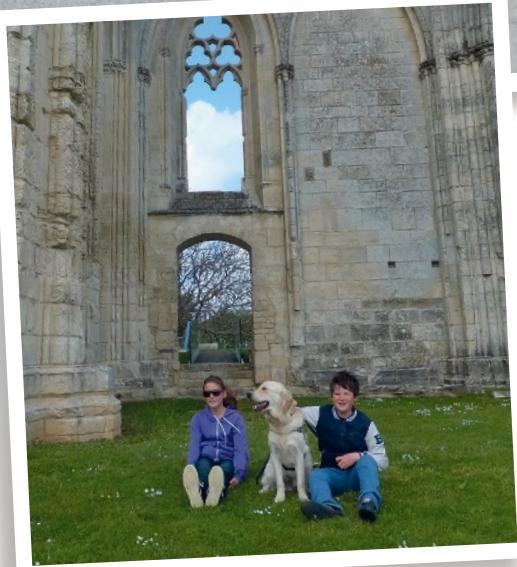
l'école après le dernier week-end, on aura la larme à l'œil. Nous nous y sommes attachés », confie Patricia. « Mais si nous sommes tristes de nous en séparer, on sait qu'il va faire le bonheur de quelqu'un, lui permettre de retrouver l'autonomie. Nous avons souvent l'occasion de revoir les chiens et leurs maîtres et notre récompense c'est de voir à quel point le chien qu'on a élevé a changé leur vie. »]

En pratique

Les familles d'accueil sont bénévoles mais l'école intervient pour les frais de nourriture et de vétérinaire.

Plus d'infos auprès de la Fédération Française des Associations de Chiens guides d'aveugles : www.chiensguides.fr

© Photos : D.R.



REPORTAGE

« L'APPRÊT », L'HÔPITAL DE JOUR PSYCHIATRIQUE D'HORNU

L'ART pour se



LE PETIT +

UN LIEU DE SOINS

À la différence d'un centre thérapeutique, l'Apprêt reste un hôpital. Un avantage pour la prise en compte des troubles physiques des patients. En effet, ceux-ci peuvent souffrir de pathologies physiques sévères associées comme l'obésité et le diabète.



« S'APPRÊTER » À REPRENDRE SA VIE EN MAIN, TEL EST LE CREDO DE L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE DE JOUR D'HORNU. À TRAVERS UNE PALETTE D'ACTIVITÉS CRÉATIVES, CE LIEU ORIGINAL ACCOMPAGNE LES PATIENTS DANS LA TRANSITION ENTRE HOSPITALISATION ET RETOUR À DOMICILE.

Dans le jardin de l'hôpital de jour, l'ambiance va bon train. Il fait grand soleil, un barbecue a été organisé par les patients. À table, quelques-uns blaguent avec les membres de l'équipe thérapeutique. Dans la cuisine de fortune, Evelyne, 50 ans, prépare le café. Comme beaucoup de monde ici, cette maman de quatre enfants menait « une vie normale » avant que des événements difficiles lui fassent un jour perdre pied. Si elle a repris le dessus grâce à une hospitalisation, se retrouver directement livrée à elle-même

n'était pas aisément. À la clé, un risque de rechute. C'est pourquoi elle passe trois jours par semaine à l'Apprêt. Via de nombreuses activités, elle y réapprend à fonctionner normalement. Objectif : retrouver en douceur la stabilité et l'autonomie.

QUEL TYPE DE PATIENTS ?

« Les personnes que nous accueillons souffrent de pathologies diverses », souligne le Dr Van Houtryve, Chef du Service de Psychiatrie. « Dépression, alcoolisme, troubles bipolaires, mais

aussi des troubles de la personnalité tels qu'un sentiment constant de ne pas être à la hauteur, un détachement des relations sociales, une émotivité excessive... Par contre, nous n'acceptons pas de personnes en délire aigu ou complètement déstructurées. Il faut qu'il y ait un vrai potentiel d'autonomie et que la personne soit déjà prise en charge par un psychiatre, avec un traitement médicamenteux adapté. » C'est seulement dans ce cas que l'Apprêt peut entrer en jeu, lorsque le patient est prêt à se remettre en question.

20



Le Dr Van Houtryve,
Chef du Service de
Psychiatrie.

« RETROUVER EN DOUCEUR LA STABILITÉ ET L'AUTONOMIE »

reconstruire

Texte : Barbara Delbrouck / Photos : iStockphoto, Laetizia Bazzoni



RETRouver UN RYTHME DE VIE

Ici, le changement passe par le concret. Chaque jour, psychologue, infirmières, ergothérapeute et assistante sociale animent divers ateliers : création de bijoux, montages floraux, photo, menuiserie... Mais aussi cuisine, gymnastique ou maquillage ! Objectif : réactiver un savoir-faire perdu et retrouver l'estime de soi. Outre des entretiens individuels, le psychologue organise des ateliers de groupe. Chaque patient bénéficie d'un module d'activités personnalisé. Pendant six mois, sa grille horaire hebdomadaire ne varie pas afin qu'il retrouve un rythme. Tous les mardis, l'équipe multidisciplinaire se réunit pour discuter des progrès de chacun. Le Dr Van Houtryve veille à la cohérence médicale et psychiatrique du projet thérapeutique de chaque patient. Le tout chapeauté par Jean Homerin, Infirmier Chef d'Unité, qui coordonne l'équipe.



PROJET

L'APPRÊT SE LANCE DANS LE CINÉMA

Depuis un an et demi, patients et équipe thérapeutique s'attellent à un projet ambitieux : réaliser un film dont les patients sont auteurs et acteurs, et le faire concourir au Festival International de la Santé. Pendant des mois, les patients ont rédigé un scénario, inspiré de leurs expériences personnelles, qui traite de la recherche du bonheur.

Le résultat, un court métrage de 13 minutes, s'avère prometteur puisqu'il a déjà séduit un réalisateur professionnel et une maison de production, qui compte mener le projet jusqu'aux salles obscures. Une belle opportunité pour les patients de réintégrer positivement la société. Et une co-production EpiCURA !



L'ÉQUIPE

PERSONNEL MÉDICAL

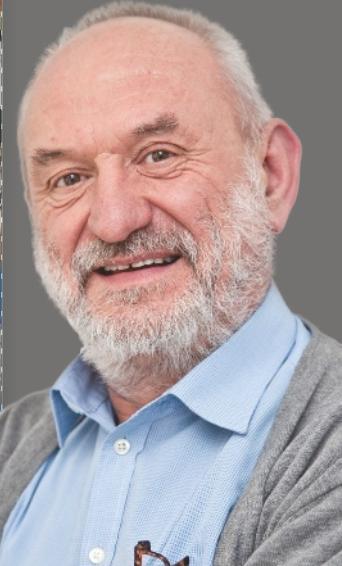
- **Jean HOMERIN**, Infirmier Chef d'Unité
- **Dr VAN HOUTRYVE**, Chef du Service de Psychiatrie et garant médical
- **José BENASSI**, psychologue
- **Nathalie BITBOL**, assistante sociale
- **Franca CIAPPELLANO**, infirmière
- **Ariane TERMOLLE**, infirmière psychiatrique
- **Bruno FILECCIA**, ergothérapeute

L'IMAGINATION POUR RETROUVER L'ESTIME DE SOI

À l'Apprêt, les clichés de « Vol au-dessus d'un nid de coucou » semblent bien loin. L'atmosphère est plus proche d'un atelier d'artiste que de celle d'un hôpital. Aux murs, les nombreuses créations des patients. « L'intérêt des activités artistiques est de développer leur imagination. », explique José Bensassi, psychologue. « Ils se发现ent des capacités de création insoupçonnées, qui les aident à retrouver confiance en eux et les renforcent dans la possibilité de vaincre leurs dysfonctionnements. »

Ces nouvelles passions, qui peuvent être poursuivies hors de l'hôpital, se transforment alors en tremplin pour quitter progressivement le monde psychiatrique, confie l'assistante sociale Nathalie Bitbol. « En parallèle, je mets en place un réseau de soutien à l'extérieur : CPAS, services sociaux, équipe mobile psychiatrique... » Tout est fait pour que le retour à l'autonomie se passe en douceur, afin qu'il soit durable.

Tous les mardis,
l'équipe multidisci-
plinaire se réunit pour
discuter des progrès
de chaque patient.



«Nous avons mis en place un numéro unique que les maternités peuvent appeler»



Bénédicte Heynen et Rosalinda Messina

RETOUR PRÉCOCE:

se coordonner pour une meilleure prise en charge

Barbara Delbrouck Estelle Parewyck

Biographie

LE PARCOURS DE BÉNÉDICTE ET ROSALINDA

2002 et 2003: Bénédicte et Rosalinda sont diplômées sage-femme à l'HELMO (Haute École Libre Mosane) et engagées au Centre Hospitalier Bois de l'Abbaye (Seraing).

2007 et 2008: elles se lancent en tant qu'indépendantes complémentaires.

2011: elles deviennent indépendantes à titre principal.

2016: elles créent ensemble l'asbl «Sages-femmes à domicile».

Il y a un an, Bénédicte et Rosalinda ont mis sur pied l'asbl «Sages-femmes à domicile» dans la région de Liège. Objectif: faciliter le suivi des femmes après la sortie précoce de la maternité.

Bénédicte et Rosalinda se connaissent bien. Depuis 15 ans, elles suivent une voie similaire: diplômées de la même école, elles commencent toutes les deux leur carrière au Centre Hospitalier Bois de l'Abbaye à Seraing, avant de se lancer en tant qu'indépendantes. L'année passée, leur chemin se croisent à nouveau suite au décret de Maggie De Block sur le retour

précoce à domicile. Pour y faire face, elles créent ensemble l'asbl «Sages-femmes à domicile».

RÉPONDRE AUX BESOINS DES FEMMES

«Lorsque Maggie De Block a lancé son projet, j'ai contacté d'autres sages-femmes indépendantes pour que nous nous regroupions», raconte Bénédicte. «Je trouvais important que nous nous coordonnions,

afin de nous assurer que toutes les femmes seraient bien prises en charge. Mais les hôpitaux souhaitaient travailler avec un regroupement qui avait une structure juridique. Nous avons organisé de nombreuses réunions avec les sages-femmes de la région et, finalement, Rosa et moi, nous avons décidé de nous lancer. Nous avons créé l'asbl qui regroupe 20 sages-femmes.»



Il était
une fois...

«TOUTES LES FEMMES ONT DROIT À LA MÊME QUALITÉ DE SOINS»

Pour nous, il est important que l'asbl puisse prendre en charge toutes les femmes, quels que soient leur milieu et leur origine. Toutes ont droit à la même qualité de soins.

«Je me rappelle avoir été appelée dans un centre de réfugiés pour assister une jeune femme», raconte Bénédicte. «Cette prise en charge m'a touchée. J'ai remarqué, pendant mes passages, qu'il y avait toujours beaucoup de femmes dans sa chambre. En fait, elles l'entouraient, la "coachaien". Ces femmes d'origine étrangère vivent beaucoup ensemble et s'informent l'une l'autre. Il y a beaucoup de transmission, ce qui manque souvent dans nos sociétés européennes.

Aujourd'hui, les femmes sont souvent seules face à la maternité. Elles ne vivent plus avec leur mère et leur grand-mère et n'échangent plus autant. Souvent, elles ne sont pas assez informées et pas actrices de la naissance de leur enfant. Elles acceptent tout des équipes médicales, sans forcément comprendre. Or, cela permet souvent de réduire le stress et de mieux vivre le post-partum. C'est pourquoi l'éducation des femmes me tient à cœur.»



UN CENTRE DE DISPATCHING

«L'asbl a surtout un rôle de coordination», explique Rosalinda. «Nous avons mis en place un numéro unique que les maternités peuvent appeler lorsqu'une patiente rentre chez elle. Elles nous transmettent les coordonnées de la maman et nous nous chargeons de trouver la sage-femme la plus proche de chez elle, qui pourra faire le suivi à domicile. Cela évite aux sages-femmes des maternités de devoir multiplier les appels pour trouver une personne disponible. Nous avons signé un partenariat avec le CHR de la Citadelle et la mutuelle Omnimut, qui nous envoient automatiquement leurs patientes. Mais d'autres hôpitaux commencent à faire appel à nous. Nous avons aussi édité des brochures pour nous faire connaître

des patientes. L'idéal est qu'elles nous contactent en prénatal pour faire connaissance et organiser en amont le retour à domicile.»

UNE STRUCTURE RASSURANTE POUR L'HÔPITAL

«Les hôpitaux préfèrent passer par une structure comme la nôtre car ils sont assurés que leur patiente sera suivie par une sage-femme compétente. Nos membres ont toutes minimum deux ans d'expérience et elles ont dû répondre à une série de critères. En cas de soucis, comme une prise de sang mal réalisée chez un bébé, il leur suffit de nous contacter et nous prévenons la sage-femme concernée qu'elle doit refaire le soin. Nous assurons aussi un suivi administratif et leur fournissons des rapports sur les prises en charge.»

UN SYSTÈME AVANTAGEUX POUR LES SAGES-FEMMES

«L'attribution géographique des patientes permet de réduire les déplacements des sages-femmes. En outre, ce système les aide à constituer leur patientèle. Ce travail en réseau permet aussi d'échanger sur notre pratique et d'être plus flexibles au niveau des horaires et des congés car nous pouvons nous répartir les patientes et assurer des remplacements», explique Bénédicte. «En outre, ce type de structure aide à améliorer le statut de la profession qui n'est pas bien reconnue en Belgique», ajoute Rosalinda.

UN TRAVAIL INTENSE

«Comme c'est un projet de santé publique, qui vise à assurer un bon suivi à toutes les femmes, nous espérons pouvoir à terme obtenir des subsides de la Région wallonne, ce qui nous permettrait d'engager», confie Bénédicte. «Actuellement, nous devons gérer à deux tous les appels et le suivi administratif, en plus de notre patientèle. Ce n'est pas toujours évident... mais c'est passionnant!»

Inspiration

DEUX FEMMES À PROJETS

Dynamiques, les deux coordinatrices de l'asbl ont déjà d'autres projets à leur actif.

En 2013, Bénédicte a ouvert un cabinet pluri-disciplinaire à Neupré avec d'autres indépendants spécialisés dans la périnatalité: sages-femmes, psychologue, diététicienne, kiné, ergothérapeute, podologue, réflexologue et infirmière.

En 2015, Rosalinda a créé un dispensaire de soins sages-femmes dans le centre de Liège. Les femmes peuvent s'y rencontrer, échanger et faire des activités autour de la grossesse et la maternité.

Des DOIGTS DE CHIRURGIEN et UNE ÂME DE



CHIRURGIEN UROLOGUE ET BATTEUR PASSIONNÉ DE JAZZ, THIERRY PIETQUIN NE CRAINT PAS D'ENFILER PLUSIEURS CASQUETTES. DEPUIS JANVIER, IL REVÊT ÉGALEMENT CELLES DE DIRECTEUR MÉDICAL ADJOINT ET RÉFÉRENT MÉDICAL POUR BAUDOUR ET HORNU. RENCONTRE.

A MÉDECINE ET LE JAZZ, deux passions qui animent Thierry Pietquin depuis sa plus tendre enfance.

« Dès l'âge de 5 ans, je voulais devenir chirurgien », se rappelle-t-il avec amusement. « L'autre jour, j'ai d'ailleurs retrouvé mon nounours de l'époque. Il était plein de mercurochrome car je le soignais ! » Au même moment, le petit Thierry attrape le virus du jazz, lorsque son père l'emmène à un concert de Louis Armstrong. Depuis, il n'a plus jamais arrêté : Miles Davis, Ella Fitzgerald... Thierry a vu tous les plus grands noms du jazz, à maintes reprises !

À LA FORCE DU POINGET

Le chirurgien ne se contente pas d'écouter du jazz, il en joue ! Féru de batterie depuis ses 15 ans, il accompagne de nombreux groupes. « Mais toujours en amateur », précise-t-il. Pourtant, Thierry a joué avec des têtes d'affiche, grâce à sa rencontre avec Roger Vanhaverbeke, contrebassiste et figure légendaire du jazz belge. « La première fois qu'il m'a écouté jouer, il m'a dit que ça ne valait rien ! », raconte-t-il en riant. « Ça m'a motivé à prendre des cours, participer à des stages... Cinq ans plus tard, à force d'entraînement, j'avais atteint le niveau nécessaire pour qu'il me laisse prendre des leçons avec son propre batteur. À partir de là, Roger m'a permis de jouer avec des pointures du jazz. Je pense que je piquais la curiosité des musiciens aussi... Ils voulaient voir ce qu'un médecin pouvait faire derrière une batterie ! »

JAZZMAN

« La médecine et le jazz, deux passions depuis l'enfance »



CHANGEMENT DE VIE

Devenir chirurgien ou accompagner à la batterie des virtuoses du jazz... Aucun défi ne semble faire peur à Thierry Pietquin. Pas même changer de vie ! En janvier, quand l'opportunité se présente de s'investir dans la direction médicale, il décide de ranger ses gants pour se consacrer à plein temps à cette nouvelle fonction. « J'ai réfléchi longuement à cette opportunité », raconte-t-il. « Est-ce que je voulais continuer à opérer ? En tant que vice-président du Conseil médical au CHHF (Centre Hospitalier Hornu Frameries), j'avais participé à de nombreuses réunions précédant la fusion. Je trouvais intéressant de mettre à profit mon expérience de trois fusions antérieures pour le lancement d'EpiCURA. Puis je me suis dit : à 61 ans, commencer un nouveau métier, c'est un bon challenge ! » Et pour mettre toutes les chances de son côté, il entame une formation d'un an en gestion hospitalière, à laquelle il consacre une partie de son temps.

L'ESPRIT EPICURA

Plusieurs mois après son entrée en fonction, Thierry Pietquin ne regrette toujours pas la chirurgie. « La Direction médicale est un métier très prenant ! Outre les nombreuses réunions, j'aime aller sur le terrain. Prendre le temps de discuter avec les gens, soutenir les équipes en difficulté... Je découvre vraiment une autre face de la médecine. » Le grand défi qui attend la Direction médicale ? « Faire en sorte que les médecins des deux entités collaborent ! », répond-il spontanément.



FRAMERIES JAZZ

En 1995, Thierry Pietquin et deux amis framerisois ont l'idée de créer un festival de jazz. Il a fait vibrer la cité de Bosquetia pour la 17^e fois cet été.



Thierry a accompagné à la batterie des pointures du jazz.

Et dans ce domaine, Thierry Pietquin peut compter sur son expérience de la coopération intersites. Il a en effet participé à la concentration de l'Urologie au Centre Hospitalier de Wallonie Picarde (Chwapi), né de la fusion de quatre sites hospitaliers ; il a de plus réuni dans un pool commun tous les urologues du Chwapi, du CHHF et du RHMS (site Baudour). « Nous étions un peu avant-gardistes », lance-t-il. L'esprit d'EpiCURA avant l'heure...

Texte : Barbara Delbrouck / Photos : Coralie Cardon

CV EXPRESS

1977

Diplômé de médecine à Louvain (Leuven)

1997-82

Internat en chirurgie générale à l'hôpital de Nivelles et à Jolimont

1983

Spécialisation en urologie à Ambroise Paré

1988

Rejoint la Clinique Notre-Dame de Frameries, qui fusionne avec l'Hôpital d'Hornu pour former le CHHF.

2000

Rejoint la Clinique la Dorcas à Tournai. Il participe à la première fusion tournaisienne, regroupant l'Hôpital Civil et la Dorcas, puis à la constitution du Chwapi.

Partage son temps entre Hornu, Frameries et Tournai.

2012

Entrée en fonction en tant que Directeur Médical adjoint d'EpiCURA et Référent Médical pour Baudour et Hornu.

«1976: j'y étais!»

RENSEIGNEMENTS

Pierre Delguste est rattaché au Service de médecine physique et réadaptation, route 207.

PIERRE DELGUSTE EST KINÉSITHÉRAPEUTE À SAINT-LUC DEPUIS... 40 ANS! PASSIONNÉ PAR SON MÉTIER, IL A ÉTÉ PIONNIER DANS PLUSIEURS DOMAINES. MAIS CE N'EST PAS POUR AUTANT QU'IL SE PREND AU SÉRIEUX... IL NOUS LIVRE AVEC HUMOUR QUELQUES ANECDOTES.

C'est en 1976, alors que l'hôpital vient tout juste d'ouvrir ses portes, que le jeune Pierre Delguste débute sa carrière à Saint-Luc, en tant que stagiaire. «Le bâtiment était pratiquement vide», se souvient-il. «Seules quelques unités étaient installées et il n'y avait que trois kinés pour tout l'hôpital. J'ai adoré ces deux mois de stage! Comme nous étions peu, on me donnait beaucoup de responsabilités. Pendant mon service militaire, j'ai effectué de nombreux remplacements à Saint-Luc. Et en mars 79, j'ai été engagé pour de bon. On embauchait alors à tour de bras pour remplir tous les étages!»

Un tout autre hôpital

En 40 ans, l'hôpital a bien changé... «À l'époque, on fumait partout, même aux Soins intensifs! Il y avait un cendrier devant chaque ascenseur! Tous les documents étaient en format papier... Les durées d'hospitalisation ont également beaucoup évolué! Un exemple flagrant est la prothèse totale de la hanche. À mes débuts, elle nécessitait une hospitalisation de 18 jours sans poser le pied au sol, suivie de plusieurs mois dans un centre de revalidation. Aujourd'hui, on se lève dès le lendemain de l'opération et on rentre chez soi après trois jours!»



Barbara Delbrouck

QUELQUES SOUVENIRS MARQUANTS:

- **ANNÉES 1980:** «Nous voyons arriver les premiers patients atteints du SIDA, qui souffrent de pneumonies fulgurantes...»
- **4 MARS 1983:** «De garde aux Soins intensifs, je vis de près le décès d'Hergé, le papa de Tintin.»
- **FÉVRIER 1990:** «Une bombe explose dans un auditoire de pharma. Les nombreux blessés sont amenés d'urgence, par la passerelle, à Saint-Luc.»
- **1991:** «Je me rends régulièrement au château de Laeken pour les séances de revalidation du Roi Baudouin.»

Le métier de kinésithérapeute a aussi beaucoup évolué. «À l'époque, les kinés étaient considérés comme de simples masseurs», se souvient Pierre Delguste. «Mais peu à peu, certains sont devenus de véritables experts dans leur domaine, collaborant étroitement avec les médecins, ce qui a aidé à établir leur légitimité. La kinésithérapie est devenue une spécialité de plus en plus scientifique, avec notamment les premières thèses de docto- rat. Reste à asseoir ces avancées en termes de reconnaissances clinique et académique...»



Pionnier en kiné respiratoire

Rapidement, Pierre Delguste se spécialise en kiné respiratoire. «C'est le fruit de ma rencontre avec le kiné Jean Roeseler, leader et passionné dans le domaine. On en était alors aux balbutiements. Pendant dix ans, nous avons réalisé un travail de pionnier pour faire avancer nos connaissances scientifiques et cliniques. Nous rencontrions tous les mois des kinés d'autres hôpitaux pour échanger. Nous avons notamment travaillé sur de nouvelles techniques de désencombrement bronchique.»

Après cette première phase dans sa carrière, Pierre Delguste commence à s'intéresser à la ventilation mécanique de longue

durée pour les patients atteints de maladies neuromusculaires; il en fait son sujet de thèse et consacrera 20 ans à ce domaine. «J'ai convaincu le Pr Daniel Rodenstein de s'intéresser au sujet. C'est avec lui que nous avons mis en œuvre (au prix de multiples nuits de veille) la première Ventilation Non Invasive par masque nasal en Belgique, en 1987. Depuis, elle fait partie du quotidien à Saint-Luc!» Autre fierté: avoir mis sur les rails son «poulain», Grégory Reyhler, actuel fer de lance de la kiné respiratoire à Saint-Luc et au-delà.

Amateur de challenges

«Je suis reconnaissant envers l'institution pour la confiance qui m'a été offerte tout au long de ma

carrière, notamment en Pneumologie, en Médecine physique, et plus récemment à la Direction et aux Ressources humaines.» Depuis 2011, Pierre Delguste s'est en effet lancé dans un nouveau défi en reprenant le poste de coordinateur des quelque 130 kinés et des ergothérapeutes qui travaillent aujourd'hui à Saint-Luc. «Il y a certains aspects arduis, mais j'aime beaucoup la coordination de l'équipe, qui est très motivée... et motivante! Nous mettons aussi en place un processus de réflexion sur la collaboration kiné-médecin, par secteur.» Un nouveau challenge pour terminer en beauté ses quatre décennies de carrière à Saint-Luc!



POISSON D'AVRIL!

S'il a réalisé de belles avancées scientifiques, Pierre Delguste n'est pas du genre à se prendre au sérieux. Plein d'humour, le doyen des kinés est aussi l'un des plus farceurs! Il compte à son actif de nombreux «poissons d'avril» au sein de l'hôpital... «Le plus spectaculaire a été celui de 1983», se souvient-il, en cherchant une photo de son «méfait» dans ses tiroirs. «Avec la complicité d'un gardien, j'avais réussi à accrocher un drapeau avec un énorme poisson sur le mat principal, à l'entrée de Saint-Luc. J'étais plutôt fier!»